

<https://www.dechargelarevue.com/Deux-portraits-vagues-de-Milene-Tournier.html>



Poèmes tombés du camion

Deux portraits vagues, de Milène Tournier

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : mercredi 20 mars 2024

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Je ne fais pas mystère de l'admiration que je porte à l'œuvre de Milène Tournier, au point que depuis novembre 2023, je propose, associé à mon complice **Jacky Tatreux**, une lecture publique retraçant son parcours depuis *Poèmes d'époque*, accueilli dans notre collection *Polder*, jusqu'à *Je t'aime comme* et *Se coltiner / grandir*, aux éditions *Lurlure* qui depuis lors l'accompagnent, et où vient de paraître son nouvel opus : *Cent portraits vagues*.

Je réserve mes premières impressions de lecture pour l'*Itinéraire de Délestage* à venir (I.D n° 1091, selon toute probabilité). En préambule, avant tout commentaire et pour le plaisir de la découverte, deux de ces cent proses qui constituent ces *Cent portraits vagues*, lesquels s'ouvrent sur ce poème :

1. Ses mains étaient toujours plus grosses que le téléphone. Même que le très gros que lui avait acheté son fils, pour les yeux. Ses mains restaient plus épaisses, faites pour le bois, et même si de sa vie il n'avait jamais taillé une bûche, peut-être jamais allumé un feu. Il jouait au solitaire, de longues parties d'index. Enfant, ses mains allaient s'agripper au cou de sa mère comme deux pieds nus et mous. Adolescent, ses mains avaient lissé son sexe longuement, tête baissée pour regarder. Parfois les yeux très fort fermés, pour encore mieux regarder. Et puis, plus tard encore, ses mains se sont penchés vers quelques sexes de fille. Les doigts à peine aventuriers, pour aller consoler cette chose-là, un sexe de femme qui tremble. Ses mains avaient à peine tenu l'enfant né de leurs deux sexes noués que l'enfant avait eu quinze et trente ans, et lui avait acheté un nouveau gros téléphone, plus pratique papa pour tes doigts. Mort, ses doigts étaient restés les dix seuls tendres, au milieu du corps tout endurci, avec encore leur rond d'enfance rosée, sur la dernière phalange décalottée. Les mains de sa femme étaient loin à la fois veuves et divorcées. Les mains de son fils en deux petits oiseaux stables et chagrins, ce jour-là. Des dernières mains anonymes avaient lentement descendu son cercueil, entre corde et trou. Au-dessus, la longue main bleue du ciel.

Souvent, les poèmes de Milène Tournier évoquent la mort, le cimetière. C'est une constante. Lors de notre lecture, on rit, en écho à ces évocations, alors qu'à l'inverse, on s'angoisse à l'écoute des textes rapportant la naissance de Milène, a justement remarqué une spectatrice. Pour équilibrer cette première approche du livre nouveau, ne pas donner une fausse idée du climat de cet ouvrage - sans aller chercher bien loin, c'est la prose n° 5 - : une évocation d'une enfance, un poème d'apprentissage :

5. Le vélo va où tu regardes. Le fils agrippe les poignées, le père trotte à ses côtés, penché, pour en même temps pouvoir le lancer et le tenir. Le fils apprend à faire du vélo. Bientôt, il le sait, son père va le lâcher. Le vélo va où tu regardes. Ce sont tes yeux qui dirigent. Le vélo suit tes yeux. Le fils ne comprend pas. Mais ses yeux, ses mains, ses pieds font ce que la voix du père dit. C'est vrai. Le vélo va où ses yeux vont, le vélo tient, il fait du vélo, il avance, il avance, le père l'a lâché, il ne s'est rendu compte de rien, il avance, il tient, il n'est pas tombé, il roule, il pourrait rester sur le vélo toute la vie, la vie sur le vélo dans la petite rue devant la maison, et soudain c'est toute la rue qui change, c'est la rue liberté, c'est la rue de demain aller acheter le pain, il voit le ciel, sur le vélo il arrive à voir ça, la rue et le ciel en même temps. Il est vivant. Son père ne l'a pas dit à sa femme, mais avant d'apprendre au petit, il a tapé sur Google : apprendre vélo enfant comment. Il aurait pu écrire : apprendre vélo quand on ne sait pas en faire. Il aurait pu marquer aussi : apprendre père quand on n'a pas eu de père. Il passe le poing dans les cheveux de son fils, comme il a vu faire, en le serrant doucement, en lui disant qu'il est fier de lui, je suis fier de toi,. Il est vivant, lui aussi. Plus vivant qu'avant, et de plus en plus vivant.

Deux portraits vagues, de Milène Tournier

Post-scriptum :

Repères : Milène Tournier : *Cent portraits vagues*. Ed. [Lurlure](#) (7 rue des Courts Carreaux - 14000 Caen). 132 p. 16€.

De la même poète : *Poèmes d'époque*. [Polder n° 184](#). Préface de **François Bon**. On peut se procurer cet ouvrage contre 9€ (port compris) à l'adresse de la revue *Décharge* (11 rue Général Sarrail - 89000 Auxerre) ou des éditions *Gros Textes* (Fontfourane - 05380 Châteauroux-les Alpes).

Lecture : À « *Milène Tournier, la vie partout* », par **Jacky Tatreux** et **Claude Vercey**. Tout renseignement : vercey.claude@neuf.fr. **Prochaine présentation :** samedi 30 mars à 16 heures, dans le cadre du festival : *La poésie prend le large*, à la Nouvelle Galerie, 26 rue de la Côte chalonnaise - Jambles (à 2 km de Givry).

Précédemment, on a pu lire dans cette nouvelle rubrique : *Tombés du camion*, des poèmes de [Dominique Quélen](#), [Laura Vasquez](#), [Jennifer Grousselas](#).